

***Un combat inachevé* de Maurice Pinard, Robert Bernier et Vincent Lemieux, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, XVI, 368 p.**

François-Pierre Gingras

Volume 18, numéro 1, 1999

Symposium : L'américanité du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040164ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040164ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, F.-P. (1999). Compte rendu de [*Un combat inachevé* de Maurice Pinard, Robert Bernier et Vincent Lemieux, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, XVI, 368 p.] *Politique et Sociétés*, 18(1), 192–194.
<https://doi.org/10.7202/040164ar>

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Un combat inachevé

de Maurice Pinard, Robert Bernier et Vincent Lemieux, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, XVI, 368 p.

Cet ouvrage est un collage assez réussi de textes, généralement inédits, coordonné par Robert Bernier, dont l'auteur principal est Maurice Pinard.

L'ouvrage tire son titre des résultats serrés du référendum québécois d'octobre 1995. En dix chapitres à peu près également distribués en trois parties, les auteurs livrent leurs analyses avec passablement de rigueur intellectuelle et s'appuient souvent sur des données quantitatives fort élaborées. Ce n'est pas une monographie rédigée par trois auteurs, mais une collection de regards se voulant objectifs et suscités par un thème commun. On n'y retrouve ni un exposé théorique unificateur, ni une conclusion d'ensemble, ni même, parfois un accord sur les inévitables étiquettes (par exemple, Vincent Lemieux parle de nationalisme spatio-linguistique, mais Maurice Pinard de mouvement ethnorégional). En revanche, la cohérence du livre ne saurait être mise en doute. Par son intention, sa construction et sa démarche scientifique, il rappelle l'ouvrage collectif publié en 1969 sous la direction de Vincent Lemieux et auquel collabora également M. Pinard, *Quatre élections provinciales au Québec, 1956-1966*, qui demeure un classique du genre, comme le sera sans doute *Un combat inachevé*.

Les chapitres n'offrent pas tous un intérêt égal pour tous les publics. Certaines études très fouillées ne présentent d'attrait que pour des spécialistes des sondages, de la stratégie politique ou de l'analyse quantitative. D'autres satisferont les appétits d'un vaste public. Il faut déplorer l'absence d'index et surtout celle d'une liste des nombreux tableaux et graphiques. Parmi ceux-ci plusieurs synthétisent des informations incontournables, en particulier les résultats des élections provinciales et fédérales au Québec de 1956 à 1994, et l'évolution de l'appui à la souveraineté de 1960 à 1995 aussi bien à grands traits que dans le menu détail.

V. Lemieux entame la première partie en brossant la toile de fond de la position des partis politiques québécois face à l'idée de souveraineté. Ensuite, en trois chapitres, M. Pinard présente un modèle d'analyse de la mobilisation souverainiste en tant que mouvement social et dissèque quatre différentes phases et trois variantes idéologiques du mouvement souverainiste, du début des années 1960 jusqu'à 1995. L'évolution des griefs occupe

une place importante et sans doute méritée dans cette analyse. On peut reprocher à M. Pinard d'utiliser parfois des prémisses contestables (« on peut mesurer le désintérêt du public pour l'indépendance (...) à la diminution constante du nombre de sondages sur les options constitutionnelles » (p. 33).

La deuxième partie, comportant de trois chapitres, porte la marque déterminante de Robert Bernier et contient beaucoup de renseignements d'ordre méthodologique. Elle repose sur des enquêtes quantitatives et qualitatives menées en 1994-1995 et nous informe sur les motivations, les perceptions et les attitudes de l'électorat québécois au cours des dix-huit mois précédant le référendum de 1995. On donne dans cette partie beaucoup de détails, parfois étonnants mais d'importance inégale, permettant d'apprécier les résultats référendaires : « le sentiment de bien-être à vivre au Canada habitait 81% des répondants qui se disaient plutôt favorables à l'indépendance » (p. 122), « le message au gouvernement canadien, dans [les] groupes de discussion était clair : le gouvernement canadien doit agir (...) pour promouvoir la fédération canadienne » (p. 177-178) ; « chez les électeurs flottants tout au moins, il y a peu de rapport entre le choix du parti avec lequel ils sont le plus d'accord et leur intention de vote au référendum » (p. 228). Il faut souligner l'intérêt de la section rédigée par V. Lemieux et R. Bernier sur le caractère conjoncturel de certaines des questions qui accapare l'opinion publique pendant un moment éphémère.

Les trois chapitres de la troisième partie, entièrement de la plume de M. Pinard, analysent avec une certaine profondeur le contexte de la campagne référendaire et les déterminants psychosociaux du vote. Les détracteurs inconditionnels de M. Pinard ne manqueront pas de lui reprocher son manque d'empathie pour l'option souverainiste. On ne saurait cependant trouver dans ses textes un engagement politique explicite comparable à celui d'un Pierre Drouilly dans *Indépendance et démocratie* (Montréal, L'Harmattan, 1998). La comparaison des deux ouvrages ne manque pas de faire sourire.

Au sujet des sondages préréférendaires, M. Pinard écrit qu'au soir du 30 octobre 1995, « le OUI, comme d'habitude, ne réussit pas à réaliser ce que les sondages prévoyaient » (p. 98) ; reconnaissant que les sondages surestiment toujours les appuis souverainistes, il déclare néanmoins qu'il « ne saurait donc y avoir de formule magique pour estimer l'ampleur de cette surévaluation » qui « varie d'une consultation populaire à l'autre » (p. 263). Au contraire, P. Drouilly affirme qu'« au cours de la campagne référendaire de 1995 les sondages se sont révélés fort précis [à condition d'utiliser sa propre] méthode de pondération plus réaliste des répondants discrets » (*Indépendance et démocratie*, p. 278).

Au commencement de l'ouvrage, V. Lemieux note qu'« au début de la campagne référendaire de 1995, l'option du OUI semble condamnée à une défaite semblable sinon pire que celle de 1980 » (p. 25). Selon aussi bien le « fédéraliste » M. Pinard que le « souverainiste » P. Drouilly, un élément primordial de la campagne de 1995 a été la progression des appuis souverainistes, et les deux experts s'entendent même sur la plupart des points quand il s'agit de décrire son déroulement. Au moment d'en interpréter les facteurs,

chacun fait cependant ressortir des éléments différents. P. Drouilly souligne le « transfert d'électeurs ayant voté NON en 1980 vers le camp du OUI en 1995 », l'accroissement des appuis « parmi les nouveaux électeurs, jeunes et francophones », et le « décès des électeurs plus âgés » davantage susceptibles d'appuyer le NON (*Indépendance et démocratie*, p. 280). Pour sa part, M. Pinard insiste plutôt sur la combinaison d'une série de facteurs politiques : échecs constitutionnels, positionnement plus extrême du camp fédéraliste, popularité des partis souverainistes et effet Bouchard (p. 313), socio-démographiques : l'appui souverainiste que « n'est plus, comme autrefois, surtout l'apanage des plus scolarisés » (p. 314) ; psychosociaux ; « le déclin dans la perception des coûts économiques potentiellement reliés à l'indépendance », du point de vue de l'électorat francophone (p. 353).

Tandis que le professeur de l'UQAM conclut par une dénonciation passionnée du « caractère unanimiste du vote non francophone contre le projet souverainiste » (*Indépendance et démocratie*, p. 298), l'universitaire de McGill termine son livre en soulignant l'ambivalence d'un grand nombre de Québécois francophones face à la question constitutionnelle et l'existence d'ambivalence et de « beaucoup de confusion chez plusieurs électeurs » (p. 352-353), une « confusion profitable au Parti québécois » d'ailleurs, relevé aussi par leur collègue de Laval (p. 23), et une ambivalence dans laquelle leur homologue de l'ÉNAP voit plutôt une « contradiction » (p. 122-123).

Au fait, qui a écrit sans sourciller que « la nature du nationalisme québécois est aujourd'hui l'objet de débats » ? Mais Vincent Lemieux (p. 5), voyons.

François-Pierre Gingras
Université d'Ottawa